

214 ROUTE DE GRENOBLE
06290 NICE CEDEX 3Tel: 04 93 18 28 38
24 OCTOBRE 01(Quotidien)
LM -0031329981-

Argus de la presse PARIS

Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

Bernard-Henri Lévy :

« Ce que m'a dit Massoud »

Un nouveau livre événement, *Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'Histoire*, qu'il terminait au moment de l'attentat de New York, au moment de l'assassinat du chef afghan

La Colombe d'Or, à Saint-Paul-de-Vence. Celle de la paix. Le décor qu'a choisi Bernard-Henri Lévy, pour écrire sur la guerre. On l'y rencontrait, cet été studieux, à peaufiner *Réflexions sur la guerre, le mal, et la fin de l'Histoire*, qu'il terminait au moment des attentats de New York, au moment où l'on assassinait Massoud, l'Afghan martyr.



Par Alain
LAVILLE

« Vous rapportez qu'un jour, un ami de Massoud, racontait, devant vous, qu'à Kaboul, les taliban interdisent les colombes en liberté... »

- C'était un ami de sa famille, arrivé de Kaboul, le matin même, dans le QG où Massoud m'accueillait. Cet homme enturbanné expliquait que les taliban interdisent les oiseaux en cage, les cravates et le rire. Qu'un « étudiant en théologie » venait de condamner à quarante coups de fouet un homme soupçonné de s'être taillé la barbe, qu'il ne savait pas pourquoi, et bafouillait qu'il fallait demander au mollah Omar.

J'étais alors témoin de toute la bêtise des taliban, de leur côté grotesque, ubuesque.

- Vous posez, aussitôt, la question : « Que dire d'une dictature qui fait rire autant que trembler ? » Que répondriez-vous aujourd'hui ?

- Qu'elle fait plus trembler que rire, hélas. Ne nous leurrons pas. Les taliban, et les assassins du World Trade Center, c'est pareil. Pour punir les seconds, il faut casser les premiers.

- Que disait Massoud des taliban ?

- Il disait, déjà, une chose qui devrait nous inquiéter : les taliban sont les jouets des Pakistanais. On se demande bien, à

partir de là, ce que les Pakistanais viennent faire dans l'alliance antiterroriste fabriquée par les Américains !

Il me parlait aussi de Ben Laden. Sa thèse était qu'il n'était qu'un opportuniste, se servant de l'Islam, dans une stratégie de pouvoir. Quant aux Palestiniens, dont il fait tant cas, aujourd'hui, dans ses déclarations, Massoud était également très clair : Ben Laden s'en fichait comme de l'an 14. Il se fiche, d'une manière générale, de la misère du monde, dont un certain nombre de benêts, chez nous, le croient le porte-parole.

- Combien de rencontres en Afghanistan, avec Massoud, que vous comparez, pour le visage, au « Guevara des derniers jours » ?

- Une première fois, très tôt. J'avais 30 ans, lui aussi. Juste après l'occupation soviétique de l'Afghanistan. J'étais venu lui apporter des émetteurs radio, pour communiquer d'une vallée à l'autre. La deuxième fois, en 1998, toujours dans le Panchir, lors d'un reportage pour *Le Monde*.

- Que vous reste-t-il de Massoud ?

L'image d'un homme aux multiples visages. Je l'ai vu comme absent, absorbé. Rarement silence ne m'a paru si chargé de sens, de promesse, de mystère. Je l'ai vu orateur, qui dégageait une force plus grande encore. D'une voix douce, teintée d'un fond de mélancolie, il redonnait courage aux plus épuisés de ses guerriers. J'ai vu, enfin, un Massoud presque jovial, dans la fraternité du tête-à-tête, sincère, juste, capable d'analyser ses erreurs.

- Quelles erreurs ?

- Il a reconnu s'être trompé sur l'évolution politique du

Pakistan. Il croyait que les civils reprendraient le pouvoir, que les militaires laisseraient la place.

Il regrettait aussi, d'avoir, après la victoire, respecté l'équilibre des courants de la résistance, en laissant la place aux fondamentalistes. Comment aurait-il pu, en conscience, se conduire autrement ? S'il avait pris, seul, le pouvoir, il allait au bain de sang. C'est, du moins, ce qu'il m'a dit.

- Comment jugeait-il l'attitude des Américains ?

- Là aussi, il était très net. Ben Laden, pour lui, était un ancien agent de la CIA. Ce qui, évidemment, n'enlevait rien à l'absolue nécessité de le combattre. La toute dernière fois où j'ai vu Massoud, c'est à Paris, il y a quelques mois.

Il venait dire à Chirac et Jospin, qu'il y avait une menace terroriste incarnée par Ben Laden.

Chirac et Jospin ont préféré,

comme vous le savez, lui fermer la porte au nez.

- Vous rappelez à Massoud ce que disait Malraux, sur l'art de « faire la guerre sans l'aimer »...

- C'était aussi sa devise. Rarement, j'ai rencontré un résistant, un guerrier, aussi dégoûté par la guerre qu'il était obligé de faire. Le Massoud que j'aimais, était également un lettré, un poète, un rêveur. Un ami merveilleux.

- Vous n'êtes pas tendre avec beaucoup d'écrivains, qui ont magnifié la guerre. C'est « Dieu que la guerre est jolie » d'Apollinaire, la « féerie » de Cocteau, et puis Proust, Montherlant, Hemingway, et autres « fascinés »...

- Cette approche de la guerre me semble assez nulle. On ne se rend pas compte, quand on la voit de loin, à quel point la guerre est laide, à quel point elle ramène les hommes à leur état le plus veule, le plus animal.

Guide précieux

Et si, à bientôt 53 ans, c'était, à force de maturité, de coups reçus, de coups donnés, le meilleur livre de Bernard-Henri Lévy ?

D'abord, parce qu'on lit, ou relit, avec bonheur, si l'on peut dire, ses cinq grands reportages, consacrés aux guerres oubliées (Angola, Sri Lanka, Burundi, Colombie, Soudan), dans une version plus longue que lors de leur parution dans *Le Monde*.

Ensuite, parce que la préface l'avertissement, et plus de 250 pages de réflexions, sous la forme de 56 notes,

composent un ensemble rare de culture, et de pertinence.

Dans ce récit de haut niveau, qui évite les pièges de trop d'intellectualisme, on reste peu dans l'abstrait. BHL se réfère à des citations de grands auteurs, souvent des philosophes, à des faits précis, de l'Histoire, mais aussi, nés de ses voyages, et de ses rencontres. Pour mieux comprendre la guerre, les guerres, toutes les guerres, il est un guide précieux.

Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'Histoire, précédé de Les Damnés de la guerre. Ed. Grasset. 412 pages, 118 F.



Bernard-Henri Lévy sera l'invité de Vivement Dimanche, de Michel Drucker, le dimanche 11 novembre, sur France 2, pour son livre, avec comme invités notamment, François Pinault, et Alain Minc. (Photo AFP)

- N'avez-vous pas vous-même, été sensible à cette « esthétique de la guerre » ?

- Peut-être, au tout début. A l'époque du Bangladesh, quand je suis parti là-bas, il y a trente ans. Je m'en explique loyalement dans le livre. Il me semble que j'en suis guéri. J'ai été témoin de beaucoup de guerres, depuis. Je crois ne plus avoir aucune complaisance.

- Cette fascination n'est-elle pas un piège pour les reporters de guerre ?

- Les reporters de guerre, les vrais, font un métier incroyablement difficile. Je ne crois pas qu'ils éprouvent, en plus, une fascination pour la violence.

- L'un des passages les plus étonnants du livre, est votre rencontre avec une kamikaze sri-lankaise, repentie...

- Cela me fait bizarre maintenant. Je dois, en effet, être le seul écrivain à avoir rencontré une femme dressée à cette technique, affreuse, qui consiste à mourir pour tuer.

Elle m'a même décrit son maître, à l'ascendant démoniaque. J'ai essayé de regarder cela de près. J'ai tenté de faire le voyage à l'intérieur des têtes de ces gens incroyables. Comment cela fonctionne ? Y a-t-il, quelque part, un West Point (1) des kamikazes ? Une académie du terrorisme ? Qu'est cette folie, qui fait que l'on se dit : « J'ai trouvé le raccourci pour le paradis » ?

Je n'imaginai pas, en décrivant un tel cheminement, que ces personnages de kamikazes deviendraient, hélas, à ce point d'actualité.

(1) Siège d'une célèbre académie militaire américaine.